



C'est arrivé un premier septembre

Pavol Rankov



Gaïa

C'est arrivé un premier septembre

Ouvrage traduit et publié avec le soutien de SLOLIA Committee,
Centre d'Information sur la Littérature, Bratislava, Slovaquie.

Pavol Rankov

C'est arrivé un premier septembre

traduit du slovaque par Michel Chasteau

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaia Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :
© istock/suteishi

© Pavol Rankov, 2008. Publié avec l'accord d'Elpeka s.r.o.
© Gaia Éditions pour la traduction française, 2019.
ISBN 13 : 978-2-84720-913-6

Tous les personnages du roman
C'est arrivé un premier septembre
sont fictifs. Ils ont d'abord vécu à l'époque
et dans les lieux que décrivent ces pages ;
l'auteur les a ensuite imaginés.

Tout est imaginé. Rien n'est jamais arrivé,
personne n'a jamais vécu.
Il n'y a même jamais eu de premier septembre.

*Je dédie ce livre à mon père, à ses amis
et à toute cette génération perdue qui, nul ne sait pourquoi,
a été contrainte de vivre tout cela dans sa propre chair.*

Épisode 1938

À la fin des années trente du vingtième siècle, en Tchécoslovaquie, rares étaient les petites villes qui pouvaient s'enorgueillir de posséder leur propre piscine en plein air. Levice était de celles-là.

Comme ce premier septembre 1938 était une journée ensoleillée, presque toute la ville s'y était donné rendez-vous. Adultes avec ou sans enfants, jeunes et vieux, habitants de Levice ou des villages environnants, Hongrois, Slovaques, Tchèques, Juifs, Tziganes, la famille de l'Allemand Barthel et celle du Bulgare Rankov. Il y avait des démocrates, des libéraux, des conservateurs, des monarchistes, des socialistes, des nationalistes, des communistes et même des fascistes. Seul l'anarchiste Varga était en Espagne.

Peter, Honza* et Gabriel ne manquaient pas non plus à l'appel. Clignant des yeux pour se protéger des rayons du soleil de l'après-midi, ils étaient assis sur le muret de béton, jambes pendantes. De temps à autre, ils crachaient une salive épaisse, comme il s'en forme quand la bouche est desséchée. Ils jouissaient de l'après-midi libre de ce premier jour d'école où ils n'avaient pas encore de devoirs, et devaient des yeux leur camarade de classe, Mária Belajová. La jeune beauté était assise un peu plus loin avec ses parents et son frère cadet, Jurko.

La fillette attachait habituellement ses cheveux en une épaisse natte qui rappelait une queue de cheval, mais cette fois, libérés, ils tombaient sur ses épaules en mèches drues qui séchaient au soleil.

* Diminutif de Jan. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

« Cheveux comme un rayon de miel », constata Honza.

Honza lisait parfois les romans d'amour qu'achetait sa sœur. Le dernier était une histoire intitulée *Tressaillements du cœur*. Peter et Gabriel s'étaient résignés à entendre leur camarade appliquer aux charmes de Mária des images qu'il empruntait à d'autres. Eux-mêmes, après tout, n'auraient pas si bien dit.

Mária prit une prune dans un sachet et, de ses longs doigts, l'introduisit dans sa bouche.

« Des lèvres sublimes, soupira Gabriel.

– Rouge sombre... noir de feu, ajouta Honza, cherchant le mot juste.

– *Nem piros, vörös** », murmura Peter.

Tandis que la jeune fille mâchait, la peau de ses joues se tendait et se relâchait tour à tour. Puis elle prit une respiration, ferma les yeux et cracha brusquement le noyau, qui parcourut une distance d'un mètre environ avant d'atterrir sur le crâne de son frère.

« Grosse vache ! » cria Jurko en lui renvoyant le noyau.

Madame Belajová ne leva même pas la tête de son ouvrage. Elle se contenta de dire d'un ton calme :

« Allons, les enfants, soyez gentils.

– Ou je vous botte les fesses ! » ajouta le père.

Peter, Honza et Gabriel étaient amoureux. Et ils savaient bien qu'à la fin, un seul d'entre eux pourrait obtenir Mária.

« On ne peut pas se la disputer tous les trois en même temps. Elle sait qu'on est copains et elle croira qu'on se paie sa tête.

– *Butaság ! Foutaises !* Comment peux-tu savoir ce qu'elle croira ou pas ? objecta Peter.

– Honza a raison. Si on tourne tous les trois autour d'elle,

* « Pas rouges, vermeilles » (hongrois).

elle n'en aimera aucun. Quand il y en a deux qui se battent, c'est le troisième qui gagne. Mais quand il y en a trois, tout le monde est perdant, déclara sentencieusement Gabriel.

– Alors comme à l'école, par ordre alphabétique, proposa Honza. Bízek Jan, Rónai Peter, Rosenberg Gabriel. Je me donne un an pour qu'elle dise oui. Si ça ne marche pas, ce sera au tour de Peter...

– *Nem, nem*, protesta Peter. Par ordre alphabétique, pas question ! Il faut trouver un moyen équitable, pas vrai, Gábor ?

– Je ne m'appelle pas Gábor, je te l'ai dit cent fois ! répondit Gabriel, qui ne supportait pas de s'entendre appeler à la mode hongroise.

– *Bocsánat**, s'excusa Peter.

– Essayez un instant de ne pas penser à vous, mais à elle, commença Gabriel d'un ton calme. Ce qu'il faut à une jeune fille, c'est un homme mûr.

– Toi, par exemple ? s'emporta Peter.

– Je suis votre aîné, déclara Gabriel tout à son idée.

– Tu veux rire ! De quelques mois seulement ! rétorqua Honza.

– J'aurai treize ans dans quelques jours et je vais faire ma bar-mitsva, expliqua Gabriel. À partir de là, je pourrai me considérer comme majeur.

– Ta bar-mitsva, ce n'est ni plus ni moins que ma confirmation, s'impatienta Peter. Et moi, ma confirmation, je l'ai faite au printemps, tandis que toi, elle t'attend encore. Alors dans ce cas, qui est l'aîné ?... »

Honza se mit à rire.

« Allons, messieurs, dit-il dans un mélange de tchèque et de slovaque, l'aîné, c'est celui qui est en mesure d'avoir des rapports. Comme un homme, un vrai. Je n'ai pas cru bon de m'en vanter, mais pendant les vacances chez ma

* « Pardon » (hongrois).

grand-mère, à Brno... eh bien, ça m'est arrivé pendant la nuit. Deux fois, déjà. »

Gabriel et Peter regardèrent Honza avec des yeux écarquillés.

« Ça fait comment ? » demanda Gabriel en avalant bruyamment sa salive.

Honza eut besoin d'un instant pour retrouver les mots des romans-feuilletons de sa sœur.

« Angélique et diabolique. Préparez-vous à parcourir le ciel et l'enfer en même temps. La tête vous tourne... Vous voyez défiler toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. »

Gabriel et Peter hochèrent la tête d'un air approbateur.

Honza se tut, tout au souvenir voluptueux de ce qu'il avait vécu en rêve.

« L'organisme, c'est un truc inouï.

– L'organisme ? ricana Peter. On dit orgasme, crétin !

– Tu ne sais même pas le dire, renchérit Gabriel. De toute façon, ça ne tardera pas pour nous non plus.

– Qui sait ? Peut-être que vous êtes impuissants, objecta Honza, refusant de s'avouer vaincu.

– Sûrement pas, moi, j'ai déjà des poils, s'écria Gabriel.

– Et moi aussi, fit Peter, piqué au vif.

– En attendant, vous êtes des gamins impuissants, grommela Honza. Et pour Mária, c'est moi le premier. Si ça ne marche pas, alors ce sera au tour de celui d'entre vous qui sera capable d'éjaculer.

– Conneries ! lâcha Peter. Il ne s'agit pas d'éjaculation, il s'agit de...

– D'amour, compléta Gabriel. Regarde Mária, peut-être qu'elle n'a même pas encore ses règles. Les nichons commencent juste à lui pousser.

– En tout cas, elle a des tétons superbes, soupira Honza.

– Parce que tu les as vus, peut-être ? ricana Peter.

– J'ai rêvé d'eux. Et justement, c'est là que je me suis mis à bander, expliqua Honza. C'est pour ça qu'à la

différence de vous, je sais ce qu'on ressent à coucher avec Mária.

– Ouais ! T'en sais que dalle, tu *te l'es* rêvé, c'est tout, s'emporta Peter, écorchant quelque peu le slovaque qui n'était pas sa langue maternelle.

– On dit : Tu *l'as* rêvé, le corrigea Honza.

– Et moi aussi, je pourrais vous raconter que j'ai rêvé d'elle et que je l'embrassais. Que je la déshabillais. Et je pourrais même vous dire que j'en ai déjà, de la semence. Et que l'orgasme, c'est angélique, diabolique, le ciel, l'enfer... »

Tout en disant ces mots, Gabriel singeait les gestes théâtraux de Honza.

« Vous êtes des jaloux, trancha Honza.

– Et toi, ça m'étonnerait pas que tu sois un menteur, insista Peter.

– C'est bon, ne parlons plus de ça. Essayons plutôt de trouver un moyen pour voir qui sera le premier avec Mária, fit remarquer Gabriel. Un truc qui ne permette pas de connaître le vainqueur à l'avance. Pas la course, par exemple, parce qu'on sait bien que Peter est le plus rapide. Pas le tir au but, non plus, parce que c'est presque toujours Honza qui gagne.

– Donc un truc où tu es sûr de gagner, toi, c'est ça ? ricana Honza.

– Non, ce que je veux, c'est quelque chose qu'on n'a encore jamais fait, où on ne s'est pas encore mesurés, et qu'on ne sache pas d'avance le résultat.

– Au bahut, il y avait le saut en hauteur et en longueur, proposa Peter.

– Et dans les deux c'était toi le meilleur, compléta Honza.

– Voyons, réfléchissons, dit Gabriel. Faut quelque chose de simple, qu'on puisse voir tout de suite qui a gagné.

– Un saut dans la piscine ? proposa Honza.

– Et comment veux-tu mesurer la distance, dans l'eau ! rétorqua Gabriel en secouant la tête.

– Alors à la nage ? hasarda prudemment Gabriel.

– La nage, c'est pas mal, approuva Honza. On n'a encore jamais essayé de se mesurer à la nage, et question rapidité, je pense qu'on doit se valoir. Il faut demander à quelqu'un de nous donner le départ. On fera comme pour les olympiades. Celui qui donnera le top regardera lequel d'entre nous touche le premier l'autre côté du bassin. Peter, qu'est-ce que tu en dis ?

– *Jól van**.

– Oui, mais qui va faire l'arbitre ? s'inquiéta Honza.

– Mária ! » s'exclama Gabriel.

Quand Mária vit ses trois camarades de classe s'approcher de la couverture où elle était allongée, elle se contenta de rougir et n'échangea pas un mot avec eux. Monsieur Belaj, en revanche, se proposa lui-même comme arbitre, ce qui donnait aussitôt plus d'importance à la compétition. L'arbitre, bien entendu, était loin de se douter que, dans le bassin, se jouait peut-être l'avenir de sa propre fille.

« Hé ! Vous autres ! Vous ne pourriez pas arrêter un moment de sauter ? » lança le père de Mária à une troupe de gamins tziganes qui accaparaient tout un côté du bassin. « Ces trois-là vont faire une compétition.

– Hé, Honza ! Vous faites la course ? Attendez-moi, j'arrive ! » s'écria Árpí Fizik, le plus âgé de la bande.

Et déjà il avait pris place au bord du bassin.

« Non, pas toi, répondit vivement Honza. T'étais même pas à l'école, aujourd'hui. T'as séché dès le premier jour... »

Deux ans plus tôt, dans les ruines du château de Levice, s'était déroulé un combat sans merci. Gabriel et Peter avaient réussi à convaincre Árpí Fizik et d'autres gamins de sa bande de jouer les Maures du Sultan. Grâce aux Tziganes, ils avaient pu reconstituer la grande bataille de

* « C'est bien » (hongrois).

1664, à l'issue de laquelle les Turcs avaient été écrasés. Peter était le héros légendaire István Koháry, mais, à la différence du vrai, il ne mourait pas en brave au champ d'honneur. À ses côtés, Honza, bien qu'il ne fût pas gratifié d'un nom historique, ne montrait pas moins d'ardeur au combat. Dans le feu de l'action, le bâton que brandissait Árpi vint s'abattre sur son tibia. Árpi n'avait pas fait exprès de le frapper : on avait convenu qu'on ferait semblant de porter les coups. Mais pendant un bon mois, Honza eut un mal de chien à sa jambe droite. Depuis ce jour, il avait gardé une dent contre Árpi.

« On fait la course entre nous, mais Árpi a le droit de nager à côté, dit Gabriel, prenant la défense du Tzigane.

– Et s'il gagne ? éclata Honza.

– Ça ne compte pas ! Ce qui nous intéresse, c'est de savoir lequel de nous trois arrivera le premier, expliqua Peter.

– Comment dois-je vous donner le départ ? demanda le père de Mária.

– Vous dites : À vos marques, prêts, partez ! répondit Honza.

– Entendu. Eh bien, allons-y ! »

Les trois garçons, retenant leur souffle, avaient les yeux rivés sur monsieur Beláj.

« À vos marques, prêts, partez ! »

Ils sautèrent dans le bassin et commencèrent à nager. C'était un style qui pouvait rappeler le crawl, mais leur tête se tenait raide au-dessus de l'eau. Les bras faisaient des battements courts et peu profonds ; les jambes tentaient tant bien que mal de suivre les ondulations du corps. Les gens de Levice appelaient cela : *kutyakölyök*, « petit chien ».

Gabriel s'étonna en lui-même que ses camarades eussent accepté une épreuve de natation. Il se considérait comme un bien meilleur nageur et trouvait surprenant que cette évidence ne les eût pas effleurés. Mais dès qu'ils eurent sauté

dans le bassin, les choses prirent un autre tour. Il lui sembla que l'eau lui opposait une résistance qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant. À la fin de la journée, elle était chauffée par le soleil et Gabriel avait l'impression de nager dans une sorte de bouillon qui ne cessait de s'épaissir. Malgré cela, à mi-parcours, il était largement en tête. Honza et Peter nageaient à sa gauche et lorsqu'il tournait la tête dans leur direction, il ne voyait rien bouger, pas même un peu d'écume. À sa droite, légèrement devant lui, s'agitait la frimousse basanée d'Árpi Fizik, que non seulement ses frères et sœurs, mais ses cousins venus de Slatina, encourageaient frénétiquement.

Brusquement, comme le tempo devenait plus rapide, la main de Gabriel fit jaillir une grande quantité d'eau qui pénétra dans ses yeux et dans sa bouche ouverte. Il l'avala. Il s'enjoignit de ne pas tousser, mais au bout de quelques secondes, fut pris d'une quinte violente. L'eau qu'il avait aspirée, au lieu d'être expulsée par la toux, lui entra plus profondément dans les poumons. L'autre extrémité du bassin n'était plus très loin. Il lui restait encore à peu près sept mètres, et deux de plus pour ses camarades.

Gabriel sentit que l'oxygène lui manquait. Il se mit à battre des mains comme un forcené ; mais au lieu de gagner en vitesse, il ne fit que soulever une nouvelle masse d'eau qu'il avala. Sa poitrine était lourde, l'eau qui la gonflait l'entraînait impitoyablement vers le fond. Il éprouvait une douleur atroce, comme si ses poumons étaient sur le point d'éclater. Il sentait la pression s'exercer sur tout son corps ; elle poussait ses yeux hors de leurs orbites, cognait du dedans contre ses tympanes qui, soudain, perçurent distinctement le cri de victoire poussé par la petite troupe des Tziganes. Árpi avait atteint le but. Et Gabriel, lui, sentait qu'il s'enfonçait. La distance était infinie. Il se dit qu'il devrait prier ; mais de toute sa prière, ne restaient plus que ces quelques mots : Mon Dieu, au secours !

Il ne sentit même pas la main vigoureuse de monsieur Belaj qui, l'ayant saisi par les cheveux, le ramenait à la surface.

La première chose que vit Gabriel fut le béton gris bordant le bassin, sur lequel ses jambes étaient étendues, impuissantes. La tête et le buste étaient légèrement surélevés. Un genou anguleux appuyait sur son ventre. Il haletait comme un chien. Puis les vomissements commencèrent.

« Enfin ! » entendit-il quelque part au-dessus de lui. C'était la voix de monsieur Belaj.

Madame Belajová l'enveloppa dans une couverture, mais il ne parvenait pas à se réchauffer. Ses lèvres étaient bleues, ses dents claquaient.

Un attroupement s'était formé autour de lui. Chacun y allait de son avis, commentant la mésaventure. Mária fixait sur Gabriel des yeux épouvantés. Peter et Honza prenaient un air consterné, comme si tout eût été de leur faute.

Gabriel avait tellement honte qu'il parvenait à peine à remercier les époux Belaj. Il ne savait pas exactement qui avait gagné, mais lui, sans aucun doute, avait perdu. Et tous le voyaient bien, Mária aussi.

Les garçons se rhabillèrent sans un mot et rentrèrent chez eux. Il semblait que la nouvelle se fût déjà répandue dans tout Levice. Gabriel sentait se poser sur lui les regards curieux des passants. Une femme chuchota quelques mots à l'oreille de son enfant et le désigna d'un mouvement de la tête.

Gabriel prit congé de Peter et Honza et tourna en direction de la place Štefánik. Le rabbin arrivait en sens inverse. Avant même que Gabriel n'ait eu le temps de le saluer, il lui demanda :

« Gabriel, il paraît que tu as failli te noyer ? Vrai, tu m'as l'air plutôt mal en point. On voit bien que tu as eu peur pour ta vie. Rentre chez toi et couche-toi aussitôt. Sans manger.

– Oui », répondit docilement Gabriel. Et il voulut continuer son chemin.

Le rabbin l'arrêta.

« Attends ! Une chose, encore, dit-il. Aujourd'hui la mort t'a frôlé. As-tu pensé à Dieu à cet instant ?

– Oui.

– Eh bien, ne l'oublie jamais, même lorsque tu ne sentiras plus sur toi les griffes de la mort. Dieu, aujourd'hui, t'a accordé de vivre, mais souviens-toi qu'il est sans cesse près de nous, que nous sommes mortels et que nous avons besoin de lui. »

Gabriel, l'esprit confus, hocha la tête et se traîna lentement jusqu'à chez lui. Il s'apprêtait à ouvrir la porte quand il remarqua que quelqu'un y avait gravé à la pointe du couteau les mots : *Mindent vissza**. Sans doute Gyula Harsányi, du rez-de-chaussée. Dernièrement, il avait griffonné à la craie cette inscription sur toutes les portes de la Cité Calvin, à l'exception de la sienne. Maintenant il la gravait au couteau. Gabriel songea qu'il n'avait pas cassé la figure à Gyula depuis belle lurette déjà. Seulement voilà, depuis quelque temps, on racontait toutes sortes de choses sur les Harsányi et les gens qui se réunissaient chez eux. Et ces gens-là, il valait mieux les laisser tranquilles.

* « Tout doit être rendu » (hongrois). Slogan réclamant la restitution des territoires de l'ancien Empire austro-hongrois attribués à la Slovaquie par le traité de Trianon (4 juin 1920).

C'est arrivé un premier septembre

Pavol Rankov

Traduit du slovaque par Michel Chasteau

Peter, Jan et Gabriel sont issus des communautés hongroise, tchèque et juive – et sont amis. Ils vivent en Slovaquie du sud, au cœur de cette Europe mélangée où se côtoient des populations de toutes origines.

Le 1^{er} septembre 1938, ils se retrouvent à la piscine de Levice, prêts à en découdre pour l'amour de la belle Mária, qui est slovaque. Leur « compétition » perdurera trente ans, parallèlement à la lutte de leur pays pour trouver une place au gré des invasions et des alliances.

L'histoire intime des trois jeunes garçons, puis des trois hommes, incarne les remous de la grande Histoire jusqu'en 1968.

Et si rien n'avait raison de leur amitié ?

Pavol Rankov est né en 1964. Romancier, essayiste et journaliste, il a reçu plusieurs prix littéraires prestigieux. Son œuvre, romans et recueils de nouvelles, a été traduite en une dizaine de langues. Il travaille et vit à Bratislava.

C'est arrivé un premier septembre est son premier roman traduit en français.

IV-19 • 24 €

